

# Institute of National Remembrance

[https://ipn.gov.pl/en/news/10131,ARTICLE-by-Karol-Nawrocki-PhD-quotPolish-Relay-for-Freedomquot.h  
tml](https://ipn.gov.pl/en/news/10131,ARTICLE-by-Karol-Nawrocki-PhD-quotPolish-Relay-for-Freedomquot.html)

25.04.2024, 22:02

20.01.2023

---

## ARTICLE by Karol Nawrocki, Ph.D. "Polish Relay for Freedom"

Poles have always refused to their fate being decided by others. The nineteenth-century January Uprising – a heroic guerrilla war against the Russian occupier – fits in this attitude.





# Spécial Pologne

SUPPLÉMENT DE « L'OPINION » DATÉ DES 20 ET 21 JANVIER 2023 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

## Le relais polonais de la liberté

**L**e jeudi 4 août 1864, au soir, les églises de la vieille ville de Varsovie étaient pleines à craquer. Comme ce n'était pas un jour de fête religieuse, la très soupçonneuse police du tsar ne pouvait que se douter du motif de ces rassemblements : la nouvelle qui s'était propagée parmi les habitants de l'exécution des membres du Gouvernement national polonais, le lendemain, sur un verdict d'un tribunal russe.

Et le lendemain, une foule de plusieurs dizaines de milliers de personnes vint faire son dernier adieu aux cinq condamnés à mort menés à la potence. L'ainé d'entre eux, le général Romuald Traugutt, n'avait que 38 ans. Il était le chef de l'insurrection de janvier 1863, un grand soulèvement polonais visant à secouer le joug russe. Bien que les combats se soient poursuivis jusqu'en automne 1864, la mort de Traugutt et de ses quatre compagnons marqua un terme symbolique à cette révolte. « Ils montèrent, impassibles, sur l'échafaud, pour se soumettre avec un sang-froid parfait à leur destin » - relatait sur le vif le *New York Times* qui, malgré la guerre civile en cours en Amérique, revint ce mois-là à deux reprises dans ses colonnes sur le « dernier acte de la tragédie de la rébellion polonaise ».

moteur à gaz. En 1861, aux États-Unis, le télégraphe reliait la côte Est à la côte Ouest.

Cette modernité ne frappa à la porte de la Pologne - alors inexistante sur la carte d'Europe - qu'avec beaucoup de retard. Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, notre pays était partagé entre trois entités ultra-puissantes : la Prusse, la Russie et l'Autriche. Considérés par Berlin, par Pétersbourg et surtout par

Vienne comme une périphérie, les territoires polonais avaient été laissés à l'abandon. Mais, surtout, les Polonais ne pouvaient pas vivre en tant que gens libres : ils devaient faire face à la germanisation et à la russification, tous les soulèvements indépendantistes étant brutalement réprimés.

« Point de réveries ! », déclara le nouveau tsar de Russie, Alexandre II, de passage, en 1856, à Varsovie. Au Royaume

de Pologne - comme on appelait cette partie initialement autonome des territoires polonais annexés par les Russes - les paysans attendaient toujours l'abolition du servage. Les manifestations patriotiques à Varsovie se terminaient par des tirs visant la foule désarmée et l'instauration de l'état de guerre. Ce qui fit déborder le vase ? Ce fut une nouvelle conscription en masse, qui devait inclure les personnes soupçonnées de conspiration. Le service militaire dans l'armée du tsar était synonyme de quinze années passées dans des conditions d'une extrême dureté, parfois à des milliers de kilomètres de la maison. Ainsi étaient-ils très nombreux à préférer prendre les armes contre l'occupant plutôt que d'accepter ce sort...

Le 22 janvier 1863 éclata donc l'insurrection qui allait s'avérer la plus longue de toute l'histoire de l'insurrection polonaise. Le Gouvernement



La liberté dont jouissent aujourd'hui les Polonais ne fut obtenue que par la génération de Solidarnosc : un mouvement social de masse, né sur la vague des grèves d'août 1980.

national provisoire appela ses compatriotes à livrer « la dernière bataille » pour la liberté et l'indépendance. En abolissant le servage, il clama que tous, « sans différence de foi et de famille », étaient désormais des « citoyens du pays, libres et égaux ». Ce fut un immense pas vers la construction d'une nation moderne.

**ESSEULÉS DANS LEUR LUTTE**  
Pour retrouver l'indépendance, la Pologne allait pourtant devoir attendre encore un demi-siècle. L'insurrection de janvier, dès le début, était une confrontation de David contre Goliath. Certes, l'armée russe avait encaissé une défaite compromettante lors de

la guerre de Crimée (1853-1856), mais les Turcs y avaient été secondés par les troupes britanniques, françaises et sardes, toutes munies d'équipements très modernes... Les Polonais, eux, devaient affronter l'occupant complètement seuls.

« Pendant un moment, une guerre - avec l'engagement de la France et éventuellement celui de l'Autriche - contre la Russie fut tout près de se produire... », écrit l'historien de renom Andrzej Nowak. Les Polonais, luttant pour leur liberté contre le despotisme du tsar, s'adjugèrent en effet la sympathie d'une grande part des opinions publiques occidentales, mais dans les cabinets gouvernementaux, ce fut la

Realpolitik qui prévalut : les insurgés n'obtinrent finalement aucun soutien militaire.

C'est plutôt la Russie qui obtint de l'aide. Signée le 8 février 1863 à Pétersbourg, la Convention d'Alvensleben prévoyait une coopération russo-prussienne dans l'écrasement de l'insurrection de janvier. L'Autriche, au départ indifférente à l'insurrection, déclara en février 1864, l'état de siège en Galicie - comme on appelait à Vienne les territoires repris à la Pologne - et se joignit aux répressions à l'encontre des indépendantistes polonais. On peut dire que les trois puissances, une fois de plus, s'unirent contre la question polonaise.

### VIVRE EN GENS LIBRES

En ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Occident sortait de la première phase de la révolution industrielle et ne cessait de se développer. En 1859, commençait le chantier du canal de Suez, qui allait raccourcir le chemin entre, d'un côté, l'Europe, et de l'autre l'Inde et l'Extrême Orient. L'année suivante, Etienne Lenoir brevetait en France son



KAROL NAWROCKI, historien, président de l'Institut polonais de la Mémoire nationale.

## 250 ans de lutte contre l'impérialisme russe

J'HABITE À VARSOVIE, capitale de la Pologne, à 150 kilomètres en ligne directe de Brest-sur-le-Bouge en Biélorussie, aujourd'hui sous la botte de Poutine. Depuis 250 ans et à des intervalles réguliers, les Russes ont pris la route reliant Brest à la capitale polonaise dans des expéditions impérialistes punitives, sous le mot d'ordre « À Varsovie ! », pour en finir « une fois pour toutes » avec la Pologne et les Polonais.

Le scénario est toujours le même : ils avancent sur leurs charrettes ou, plus récemment, dans leurs tanks ; ils brûlent, violent, tuent ; ils exterminent l'intelligentsia polonaise ; les autres, ils les déportent en Sibérie ou les massacrent, pour ensuite jeter leurs corps dans des fosses recouvertes de chaux, comme à Katyń, Starobielsk, Ostaszków ; ils enlèvent des enfants ; ils volent tout ce qu'ils sont

capables d'emporter. Il est somme toute étonnant qu'après chaque raid impérialiste en provenance de l'Est - plus de dix jusqu'à aujourd'hui - la Pologne se soit relevée, que les Polonais aient reconstruit leur pays, leur démographie, leur éducation, leur culture et même leur langue. Car tout cela était sciemment détruit.

Lors des expéditions impérialistes menées depuis 250 ans contre la Pologne, les Russes ont la plupart du temps agi de concert avec les Allemands. À quatre reprises déjà, Russes et Allemands se sont partagé mon pays. Ils l'ont fait pour pendant une longue période de 123 années, de 1795 à 1918. Ils l'ont refait en 1939, après que Staline et Hitler se sont mis d'accord sur le démembrement des terres polonaises. Quand, en 1944, les Russes marchaient sur Berlin, ils se sont arrêtés sur la rive droite de la Vistule, pour permettre aux Allemands de noyer le soulèvement de la capitale dans le sang et la raser, bâtiment après bâtiment. Peu

de gens en Occident le savent, mais le si beau centre de Varsovie, avec sa Vieille Ville et son Château royal, a été reconstruit à l'identique par les Polonais, après la guerre.

**ACCEPTER OU SE BATTRE**  
Ces 150 kilomètres qui séparent Varsovie de la frontière avec la Biélorussie de Poutine continuent de faire résonner la question que se posaient déjà mes arrière-arrière-grands-parents, mes arrière-grands-parents et mes grands-parents : faut-il nous battre et résister à l'impérialisme, ou faut-il nous rendre ? Rendre notre terre, accepter les meurtres, les viols, entrer dans une forme de collaboration, ne serait-ce que pour faire du business (comme ce fut le cas entre 1945 et 1989, quand la Pologne, au sein du bloc soviétique, devait rendre sa richesse aux Russes). Faut-il relever la tête et nous défendre ou accepter la soumission ?

Le même dilemme traverse, depuis 250 ans, les consciences lituanienes, lettonnes, estoniennes, biélorusses, ukrainiennes, tchèques... Il y a 160 ans, en écho à ce dilemme, a éclaté l'un des nombreux soulèvements de l'histoire polonaise. En 1863, les Polonais, les

Ukrainiens, les Lituanienes, les Biélorusses ont ensemble affronté la Russie. Après un an et demi de combats, après de nombreux blessés et morts, les Russes ont déporté en Sibérie les insurgés restants. Mais d'autres soulèvements allaient suivre. Tel est après tout le destin de nos pays.

Cela explique que nous nous rendions unis aujourd'hui. Tout d'abord dans le soutien apporté aux Ukrainiens sur notre sol : accueillis dans les maisons polonaises sans qu'il soit nécessaire de mettre en place des camps de réfugiés, avec les mêmes droits dont jouissent les Polonaises et les Polonais quant à l'accès à l'aide sociale, l'éducation, les soins de santé etc. Mais aussi en Ukraine, à travers la mise à disposition de nos équipements militaires, en forçant les autres pays à faire de même. Nous recherchons au sein de l'Otan et de l'UE des alliances responsables et sérieuses au nom de la communauté des pays de la 1<sup>re</sup> République d'antan, qui tient tête, une fois de plus en 250 ans d'histoire, à l'impérialisme despotique russe.

Aujourd'hui, soutenir l'Ukraine agressive est un devoir du monde civilisé.

Eryk Mistewicz



ERYK MISTEWICZ, président de l'Institut des Nouveaux Médias, éditeur du mensuel d'opinion Wskazuj Co Najważniejsze.

### REFUS DE LA SOUMISSION

Comment, malgré ces circonstances, les insurgés tinrent-ils presque deux années, livrant plus de mille batailles et escarmouches, face à un adversaire largement supérieur en effectifs ? Pour les raisons mêmes qui expliquent, qu'à de maintes reprises - ultérieurement et postérieurement, les Polonais décidèrent de prendre les armes, quand d'autres voulaient les assujettir : au nom du refus de la soumission, pour préserver l'honneur et la dignité personnelle.

Ce fut le cas déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand, affaiblie, la République tenta de s'arracher à la tutelle russe. Ce fut le cas aussi tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, quand la Pologne lutta afin de refaire son apparition sur la carte de l'Europe, et au XX<sup>e</sup> siècle, quand elle fut victime de deux totalitarismes : le nazisme allemand puis le communisme soviétique. La liberté dont nous jouissons aujourd'hui, ne fut obtenue que par la génération de Solidarnosc - un mouvement social de masse, né sur la vague des grèves d'août 1980.

La Pologne de l'entre-deux-guerres (1918-1939), souveraine et indépendante, vénérait les vétérans de l'insurrection de janvier, des héros qui inspirèrent avec succès les générations postérieures à la lutte pour la liberté. Nous leur devons le même respect aujourd'hui, 160 ans plus tard. Et quand l'Ukraine fait face à l'invasion russe, nous voyons clairement que la liberté n'est pas donnée une fois pour toutes. Il faut la soigner, et, si nécessaire, être prêt à la défendre.

Karol Nawrocki



# Les Polonais, Ukrainiens, Lituanais et Biélorusses ne courbent pas l'échine

IL EST IMPOSSIBLE DE SAISIR le sens profond et la portée de l'acte des insurgés de 1863-1864 sans regarder le contexte historique de toute l'Europe centrale, des territoires de la Pologne, de l'Ukraine, de la Lituanie et de la Biélorussie d'aujourd'hui. L'aspect dominant, dans la perspective de plus de trois siècles d'existence de la République des Deux Nations sur environ dix générations, reste la tradition de liberté et de citoyenneté façonnée par plus de deux cents Diètes et des milliers de diétines. L'enracinement profond de cette tradition a permis que la population, puisant dans l'héritage spirituel de l'Etat polono-lituanien, et formée par les récits des ancêtres, ne puisse que refuser de vivre l'échine courbée.

Par le passé, les nations de la Pologne, de l'Ukraine, de la Lituanie et de l'actuelle Biélorussie choisissaient elles-mêmes leurs monarques et possédaient la liberté personnelle et matérielle les préservant de la violence de l'Etat. La vie politique de la République se fondait en effet sur la devise *Nihil novi sine communi consensu* (« rien de nouveau sans le consentement de tous »), inspirant un esprit de liberté - qui se manifestait par le refus de tout mode de vie non désiré, imposé de l'extérieur -, mais aussi un désir d'indépendance et de lutte, si nécessaire, pour ce qui était le plus précieux : la dignité et la liberté.

## UNE TRADITION DE SOULÈVEMENTS

Parallèlement au souvenir de la République, persiste aussi l'héritage de la tradition de soulèvements contre les occupants au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sa source est à chercher dans une confédération de 1733 (appelée « confédération de Dzików ») : le premier soulèvement contre l'oppression des puissances qui avaient privé la Pologne d'indépendance. En 1733, des troupes de la Russie pénétrèrent sur le territoire de la République pour y imposer un monarque perçu favorablement par l'impératrice de Russie et l'empereur autrichien, tout en empêchant celui qui avait été élu par les citoyens de prendre le pouvoir : ce fut le soulèvement.

L'acte suivant fut la confédération de Bar (1768-1772), convoquée en réaction à une humiliation des sénateurs de la République orchestrée par l'ambassadeur russe : ce dernier fit enlever et déporter quelques sénateurs au fond de la Russie. Suivirent l'insurrection de Kościuszko (1794), le soulèvement de la Grande-Pologne (1806) qui accéléra l'avènement du Duché de Varsovie (1807), et l'insurrection de novembre (1830-1831). Mais aussi des révoltes dont la visibilité est moins grande aujourd'hui, comme le soulèvement de Cracovie (1864) et tout un ensemble de rébellions du temps du Printemps des peuples (1846).

Au total, sur 130 ans (de 1733 à 1863), les territoires polonais furent secoués par cinq à dix soulèvements (selon la définition choisie). Cela signi-

fie qu'un très grand nombre de familles nobles, beaucoup de familles bourgeoises et certaines familles paysannes gardèrent le souvenir de la nécessité de lutter pour la dignité. Même si la lutte semble, en apparence, impossible à gagner.

## LA RÉPONSE À UNE BRANKA

Le déclenchement de l'insurrection de janvier 1863 fut lié à une conscription (branka) ordonnée par les autorités russes, face à un mouvement indépendantiste en plein essor, mobilisant environ 20 000 jeunes patriotes polonais. Depuis l'insurrection de novembre, les autorités russes avaient dépouillé le Royaume de Pologne - une minuscule entité de 4 à 5 millions d'habitants - de quelque 200 000 recrues, dont 175 000 disparurent pour toujours au fond de l'empire russe. La réaction des insurgés fut donc l'expression d'un désaccord sur un nouvel envoi de la jeunesse locale dans le Caucase, ou au Kazakhstan, pour s'y battre à la gloire de l'empereur russe.

Mais la révolte conduisit aussi à une crise diplomatique sur la scène politique européenne. Le rapprochement de la Prusse et de la Russie, en réponse à l'insurrection, provoqua une réaction du côté français, britannique et autrichien. En mai 1863, la possibilité d'une guerre impliquant la Russie et les puissances occidentales fut envisagée. Beaucoup disent que l'insurrection n'avait aucune chance de réussir mais, en réalité, aucun

soulevement n'avait jamais été aussi près de provoquer une guerre européenne, dans laquelle la partie polonaise aurait eu toutes les chances d'obtenir de l'aide de la part des pays occidentaux...

## UN CARACTÈRE SUPRANATIONAL

C'est à la même époque, et en conséquence directe à l'insurrection, que la Russie perdit l'Alaska. En effet, la menace d'une guerre avec la Grande-Bretagne et la France avait multiplié les coûts de service de la dette. Cette dernière, ajoutée aux dépenses liées à la pacification de l'insurrection, contribua à vider les caisses. Le ministre des finances russe supplia le tsar de vendre l'Alaska pour lever des fonds - quelque dérisoires 7 millions de dollars - et écarter le spectre de la faillite.

Il faut souligner aussi que l'insurrection de janvier eut un caractère supranational. Au point que le symbole de cette insurrection, dernier soulèvement des nations de la 1<sup>re</sup> République, est l'emblème tripartite (voir illustration) réunissant l'Aigle, le Pahonie et l'effigie de l'archange Michel, symbole de Kiev et de l'Ukraine, où des combats, quoique moins vigoureux, eurent aussi lieu. Côté Lituanie, l'insurrection fut immense car la Russie avait privé les Lituanais tant de la liberté politique, que de celle de culte. En plus, leur révolte engagea presque exclusivement les paysans, alors qu'avant, c'était surtout la noblesse, souvent polonophone, qui se joignait aux Polonais pour combattre l'ennemi commun. Avant 1863, la République n'avait ainsi pas perdu son unité. En 2023, nous pouvons dire que dans la sphère spirituelle, elle existe toujours. L'Ukraine en témoigne.

## DES STÉRÉOTYPES NOCIFS

Si on tient compte tant du facteur psychologique - l'héritage spirituel de la 1<sup>re</sup> République et la tradition de la lutte pour la liberté, tous deux présents dans la conscience des insurgés de janvier - que du climat politique de l'époque, l'idée - souvent reprise - que l'esprit romantique polonais serait l'antithèse de la raison n'est plus défendable... S'enracinant dans une propagande du temps des Lumières visant la République de Pologne, cette idée s'est développée au moment où l'Etat polono-lituanien commençait à se relever de son déclin et que la Grande Diète élaborait la réforme législative qui allait amener la promulgation de la Constitution du 3 mai.

En 1764, l'annonce d'un programme de réformes par le roi Stanislas Auguste Poniatowski déclencha un mouvement de propagande,

financé d'un côté par l'impératrice Catherine II et, de l'autre, par Frédéric II. De concert, ils passèrent des commandes auprès des plus grands esprits et des meilleures plumes des Lumières françaises et allemandes, Voltaire en tête. Une avalanche de textes calomniant la Pologne assit ainsi des stéréotypes nocifs. Parmi ces derniers, la conviction que les Polonais sont des gens fous et romantiques qui tirent des plans sur la comète. De son côté, la propagande prussienne visa l'insurrection de Kościuszko, la présentant comme un geste romantique conduisant à la fin tragique de la République. C'était à cette époque que fut popularisée l'image de Kościuszko qui tombe, en prononçant soi-disant « *Finis Poloniae!* » : la « Fin de la Pologne! ».

## TROIS PUISSANCES À COMBATTRE

Pourtant, les soulèvements ne sont pas une spécialité polonaise. Ils constituent une part importante de la tradition irlandaise, et font partie intégrante aussi de l'identité de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Hongrie et même de la Russie qui compte, dans son histoire, des soulèvements gagnés et perdus. La particularité des soulèvements polonais, outre les suspensions de romantisme, est d'avoir dû affronter non pas un adversaire, comme dans le cas de l'Irlande ou de la Hongrie, mais trois à la fois : la Russie, la Prusse et l'Autriche, qui avaient dépiécé la Pologne entre 1772 et 1795. Chaque tentative de reprendre les armes, en dépit de son objectif, pouvait sembler une folie face à la force des adversaires. Mais, puisque nous vivons aujourd'hui dans un pays libre, nous avons la preuve que les soulèvements n'ont pas été vains.

## UN HÉRITAGE PRÉCIEUX

Si nos ancêtres ne s'étaient pas obstinés à clamer haut et fort que la Pologne n'était pas morte, qu'elle existait toujours, sans jamais accepter le verdict des puissances, nous n'aurions pas recouvré l'indépendance en 1918. Réclamer sans cesse la liberté fait partie intégrante de notre identité.

Il est clair qu'après la Première Guerre mondiale, la carte géopolitique changea. En 1918, la Pologne ne fut pas la seule à renaître : de nombreux pays - plus petits, plus faibles, à première vue condamnés à la non-existence face aux intérêts des empires - virent le jour. L'existence de pays comme l'Ukraine, la Lituanie, la Slovaquie ou même la République tchèque tient, dans une certaine mesure, à l'obstination polonaise à revendiquer le droit d'une nation à l'indépendance. Et c'est notre héritage précieux. Ceux qui, à l'inverse, chérissent les empires et soutiennent que ces derniers sont les seuls à même de gouverner le monde, car ils garantissent l'ordre, blâment les soulèvements polonais. Cela ne nous empêchera pas de rappeler l'héritage de ces derniers.

Andrzej Nowak



Le symbole de l'insurrection de janvier combine l'Aigle (Pologne), le Pahonie (Lituanie) et l'archange Michel (Ukraine).

## Frédéric Chopin, chantre de la liberté nationale

LA MUSIQUE DE FRÉDÉRIC CHOPIN suscitait des associations patriotiques avant même que ses partitions ne soient sorties des presses. Fils du propriétaire de l'une des meilleures pensions de Varsovie, il improvisait pour ses amis sur des motifs historiques. Les invités de son salon, à Paris, pouvaient entendre des poèmes entiers, dont il ne transcrivait que quelques rares morceaux.

Le trait national et patriotique de son œuvre était parfaitement audible aussi pour les étrangers. Robert Schumann, premier critique international du jeune compositeur, s'exclama ainsi à propos des *Variations en si bémol majeur*, Op. 2 : « Chapeau bas, messieurs, un génie! ». Dans une critique, il caractérisait Chopin dans le contexte de l'insurrection de novembre : « Il était là à contempler la maîtrise la plus profonde de son art, conscient de sa force, dont il tenait son courage, quand, en 1830, retentit la voix puissante des peuples. Des centaines de jeunes hommes avaient attendu cet instant, mais Chopin fut le premier sur les barricades [...]. Pour la rencontre des temps et des rapports nouveaux, le destin lui prépara quelque chose d'autre : il distinguait

Chopin et le rendit intéressant par sa nationalité suggestible et originale, à savoir polonaise [...]. Si le puissant monarque autocrate du Nord [le tsar] savait quel dangereux ennemi le menace à travers les œuvres de Chopin, à travers les simples mélodies de ses mazurkas, il en interdirait la musique. Les œuvres de Chopin sont des canons dissimulés sous des fleurs. »

## UN RÉEL ENGAGEMENT PATRIOTIQUE

Chopin laissa de très nombreuses preuves de son engagement patriotique. L'insurrection de novembre fut un tournant dans son style musical. C'est à cette époque-là - quand ses amis le retinrent presque de force de retourner au pays pour prendre les armes - qu'il écrivit dans son journal intime qu'il « tonnait sur son piano ». Et il commença à introduire dans ses compositions des tons sombres, des contrastes violents et de très nombreuses modulations chromatiques, rompant avec la simplicité classique des tonalités majeures et mineures. D'après un témoignage familial, il composa alors son violent *Scherzo en si mineur*, et son *Etude en do mineur*, également

connue sous le nom de *Révolutionnaire*. Chopin connaissait bien la situation géopolitique. Preuve en est sa lettre à Julian Fontana : « Les nôtres se rassemblent à Poznań. Czartoryski a été le premier à y aller. Dieu seul sait par quel chemin tout cela ira [...]. Cela ne se fera pas sans atrocités, mais au bout il y a une Pologne glorieuse et grande, en un mot, la Pologne! » Quand, en septembre 1863, quatorze ans après sa mort, les soldats russes dévastèrent le palais des Zamoyski à Varsovie, en représailles à l'attentat échoué perpétré contre le vice-roi, le général Berg, personne ne se doutait que la destruction d'un piano qui s'y trouvait, acquerrait un jour une dimension symbolique. Cypryan Kamil Norwid - qui avait connu Chopin dans sa jeunesse, à Paris - immortalisa le moment, en faisant une illustration d'un choc des cultures et des systèmes des valeurs, dans son célèbre poème *Le Piano de Chopin*.

L'œuvre de Chopin s'est vue liée au discours sur la lutte pour l'indépendance. Notamment dans la fameuse allocution de Lwów, prononcée par le futur Premier ministre polonais, Ignacy Jan Paderewski, à l'occasion du centième anniversaire

du compositeur en 1910 : « Dans Chopin se trouve tout ce qui nous était défendu : les *kontusz* baroques, les ceintures brodées avec du fil d'or [...], les cliquetis des épées de nos nobles, les éclats des faux de nos paysans, les gémissements d'une poitrine blessée, la révolte d'un esprit enchaîné [...], la souffrance de la soumission, le regret de la liberté, la malédiction des tyrans, le chant joyeux de la victoire ». On comprend que, durant la Seconde Guerre mondiale, la musique de Chopin ait été interdite par les autorités allemandes d'occupation.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, la musique de Chopin continue d'occuper une place particulière en Pologne. Des millions de Polonais suivent avec attention le Concours Frédéric-Chopin, organisé tous les cinq ans à Varsovie. Et la capitale se remplit de sa musique, du théâtre philharmonique aux taxis. L'œuvre de Chopin est incroyablement universelle. Grâce à son génie, elle touche les cœurs des gens du monde entier et aide à bâtir des communautés internationales d'admirateurs de vérité et de beauté.

Artur Szklener, directeur de l'Institut national Frédéric Chopin

On Thursday evening, 4 August 1864, the churches in Warsaw's Old Town were bursting at the seams. It wasn't a holiday, and the heedful tsarist police guessed the reason for such large church gatherings. Word had spread among the citizens that members of the Polish National Government would be executed the following day by order of a Russian court.

The next day, a crowd of several thousand people silently bid farewell to the five condemned men on their way to the gallows. The oldest of them, General Romuald Traugutt, was only 38 years old. He was the leader of the January Uprising, the great Polish rebellion against the Russian yoke. Although the fighting continued into the autumn, the death of Traugutt and four of his comrades was the symbolic end of the insurrection. „They stepped upon the scaffold firmly, and underwent their fate with perfect [...] composure,' the New York Times reported shortly after. Even though America was in the throes of civil war, the newspaper made space for the account of “the last act in the tragedy of the Polish rebellion” twice in those August days.

---

## To live a free man

In the mid-19th century, the West is already over the first phase of the Industrial Revolution – and still developing. In 1859, the construction of the Suez Canal begins, radically shortening the route from Europe to India and the Far East. A year later, in France, Étienne Lenoir patents his internal combustion engine. In 1861, the telegraph connects the American east and west coasts.

To Poland, absent from the world map, modernity arrives long delayed. Since the end of the 18th century, the country has been divided between three mighty powers: Prussia, Russia and Austria. Berlin, St Petersburg and, especially, Vienna consider the Polish lands peripheral and treat them with neglect. But this is not the only problem. Poles cannot live a free life. They have to defend themselves against Germanisation and Russification, but all revolts for independence are brutally suppressed.

“No dreams!” declares the new Russian Tsar Alexander II when he visits Warsaw in 1856. In the Kingdom of Poland – as the initially autonomous part of the Russian partition is called – the peasants are still waiting for enfranchisement. Patriotic demonstrations in Warsaw end with fire being opened at the defenceless crowds and martial law being introduced. New conscription to the army, which was to include the conspiratorial activity suspects, is the last straw. The recruits face 15 year-service in the tsarist army, in dire conditions and often thousands of kilometres from home. Many prefer to fight rather than accept such a fate.

Thus, on 22 January 1863, an uprising breaks out, becoming the longest of the Polish post-partition rebellions. The provisional National Government calls its compatriots “to final battle” for freedom and independence. At the same time, it proclaims the enfranchisement of peasants and emphasises that all people, “regardless of faith and ancestry”, are “free and equal Citizens of the country”. It is a big step in the rise of the modern nation.

---

## A lonely fight

All their efforts notwithstanding, the Poles still had to wait more than half a century for their independence. The January Uprising was a clash between Goliath and David. While the Russian army had suffered an embarrassing defeat in the Crimean War (1853-1856), it was not just against the Turks, who were supported by the modernly equipped armies of the Western states: Britain, France and the Kingdom of Sardinia. The Poles, however, had to fight alone.

“Involvement of France and, possibly, Austria in the war against Russia seemed to hang in the balance for a while...” says acclaimed historian Andrzej Nowak. A large part of Western public opinion sympathised with the Polish people fighting for freedom against tsarist despotism. But in the government cabinets, a peculiarly regarded *Realpolitik* prevailed. Military aid for the uprising had never arrived.

In fact, it was Russia that received support. The Alvensleben Convention, signed on February 8, 1863 in St Petersburg, provided for Russian-Prussian cooperation in suppressing the January Uprising. In February 1864, Austria declared the state of siege in Galicia – as they called the lands seized from the Republic of Poland – despite being initially indifferent to the insurrection, and thus joined in the repression of Polish independence activists. It can be fairly said that the three partitioners once again united against the Polish cause.

One can ask why, despite all of this, the insurgents fought for almost two years, in more than a thousand battles and skirmishes, against the



superior Russian army. Well, for the same reasons they picked up arms when others wanted to subjugate them many times before and since – they did it to preserve their honour and personal dignity, and because they refused to be enslaved. That was the case even back in the 18th century when the weakened Polish Republic tried to break free from Russian supervision, or throughout the entire 19th century when Poland struggled to return to the world map. And it was so in the 20th century when the country fell victim to two totalitarian regimes: German Nazism and Soviet communism. The long-lasting freedom we enjoy today had been won only recently by the generation of “Solidarity” – a great social movement born of the wave of strikes in August 1980.

Pre-war independent Poland (1918-1939) displayed great respect to the veterans of the January Uprising – the people who inspired subsequent generations to fight for freedom. Today, one hundred sixty years later, we owe them the same respect. As Ukraine defends itself against the Russian invasion, it is all too clear that freedom is not a given. We need to cherish it and, when necessary, stand up and fight for it.

**Karol Nawrocki, Ph.D.**

**See also:** [article by Prof. Andrzej NOWAK: \*Poles, Ukrainians, Lithuanians and Belarusians do not bow their heads\*](#)

---

## Downloads

[Polish Relay for Freedom\\_EN \(pdf, 277.69 KB\)](#)

[Polska sztafeta wolności\\_PL \(pdf, 205.44 KB\)](#)

[Le relais polonais de liberté\\_FR \(pdf, 283.56 KB\)](#)

[La carrera de relevos Polaca por la libertad\\_ES \(pdf, 117.63 KB\)](#)

[La staffetta polacca per la libertà\\_IT \(pdf, 366.5 KB\)](#)

[Польська естафета свободи\\_UA \(pdf, 213.63 KB\)](#)

## Opcje strony

- [Print this page](#)
- [Generate PDF of this page](#)
- [Notify about this page](#)
- Share this article
  - [Share on Facebook](#)
  - [Share on Twitter](#)